

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 61-62 (1994-1997)

Artikel: Propos terminaux
Autor: Ruffieux, Roland
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817272>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VIII. PROPOS TERMINAUX

ROLAND RUFFIEUX

PROPOS TERMINAUX

Roland Ruffieux

Au terme d'un colloque qui a retenu l'attention d'un nombreux public pendant deux jours, j'aurais mauvais goût d'ouvrir mes remarques en évoquant de possibles lacunes dans le catalogue des thèmes, voire dans le déroulement des débats. Sinon pour les retourner immédiatement en arguments positifs, dont le principal sera de souhaiter qu'une suite soit donnée à une telle manifestation. En effet, les pistes qu'elle a ouvertes recèlent encore d'amples virtualités et le thème directeur mérite d'être approfondi. Il en résultera, non seulement une meilleure connaissance du passé cantonal, mais également une satisfaction réelle pour l'association responsable qui en assume durablement la charge.

Pour l'organisatrice — la vénérable Société d'histoire du canton de Fribourg — un avantage incontestable est apparu à cette occasion, grâce à la banalisation des colloques scientifiques qui s'est manifestée depuis peu. Comme bien d'autres associations œuvrant en terre helvétique, les sociétés savantes de niveau cantonal ont trop tendance à fonctionner, selon les schémas administratifs dont s'inspirent les institutions publiques ou privées, à vocation lucrative. Elles présentent des budgets et des comptes, font état de leurs activités d'une manière prosaïque, éloignée aussi de leur vocation initiale. A leur début, en effet, — ce fut le cas pour les sociétés d'histoire du canton de Fribourg, comme pour la Générale suisse — elles étaient des entreprises collectives, vouées au culte des valeurs civiques. Et même de véritables aventures scientifiques, menées souvent sur des thèmes en relation directe avec l'actualité: un phénomène qui n'est d'ailleurs pas propre aux disciplines historiques, ni à notre pays.

Le présent colloque traduit donc une volonté explicite de rompre avec la routine en acceptant les risques de traiter un thème vaste et important, malgré des délais de préparation relativement courts. Une telle option tient également à une accélération dans les rythmes de la vie universitaire, qui est devenue beaucoup plus dense, du moins dans ses activités. Ces changements ont maintenant atteint le canton et l'agenda scientifique de la Haute Ecole en porte les traces; ils ont touché la Société d'histoire dans un moment favorable.

Une autre série de remarques, qui me semblent utiles à cette conclusion, concernent la délimitation des sujets et la dernière plutôt les perspectives ouvertes par un tel colloque et par son thème général.

Sur la thématique, nous constatons qu'elle a reçu finalement une figure hexagonale à laquelle il ne convient cependant pas d'accorder plus de valeur que pratique. C'est-à-dire qu'elle exprime quelques aspects majeurs de l'histoire fribourgeoise. Par ailleurs, elle a aidé les organisateurs à souligner les liens existant avec les sciences les plus proches, telles que la géographie, l'histoire de l'art ou l'analyse littéraire. Le recours à ces disciplines opérant sur d'autres versants du thème général, a permis aux communicateurs d'enrichir leur analyse par des concepts tels que le paysage, le patrimoine, le patriotisme, les diverses formes de culture et les représentations qui en découlent.

Pour approcher une partie d'entre eux, il existe une bibliographie assez abondante réclamant même parfois un renouvellement.

D'autres concepts exigent une aventure qui rappelle la découverte des terres inconnues. C'est ce qui a été perçu quand le terme d'interface a été prononcé: il révélait la possibilité d'articuler les éléments particuliers sur un ensemble donnant leur rôle aux divers spécialistes. Le colloque est ainsi devenu vraiment multidisciplinaire avec des moments de réelle interdisciplinarité. Une démarche aussi conjointe a permis de mobiliser d'importantes ressources critiques et frayé de nouveaux accès à la production relevant des diverses sciences humaines. J'y vois une confirmation de l'inutilité qu'il y aurait à dresser, maintenant déjà, un inventaire des lacunes, donc des regrets. Le plus souvent d'ailleurs, les concepts qui n'avaient pas été choisis pour enseigner, ont été repris de façon implicite dans les débats. Ou bien, évoqués par ricochet, ils ont permis d'enrichir des digressions portant sur les sous-genres, ce qui a finalement profité aux thèmes élus. Certes, on aurait pu souhaiter trouver un développement spécialement consacré à l'autoritarisme en politique et à ses rapports avec la violence. Cela d'autant plus que ce trait du caractère cantonal s'insère dans un type fondamental, confirmé par la succession des régimes aristo-démocratiques et leur persistance à entraver l'extension de la démocratie sous ses formes plus modernes. Ces tendances ont été largement présentes dans les débats sans avoir pour autant fourni l'occasion d'exploiter un lieu de mémoire, qui lui serait propre. Le fait ne manque pas d'intérêt, si en se plaçant dans une autre perspective, on considère le canton comme un corps de citoyens au sein duquel les attitudes modérées ont eu beaucoup de peine à s'imposer.

Sur ce point et sur bien d'autres, l'utilité du colloque a été de dépasser une lecture superficielle du déroulement de l'histoire cantonale et de discuter ce qu'on pourrait appeler le patrimoine génétique de ses acteurs dans le domaine idéologique, ici en cause. A titre personnel, j'ai déploré que les exemples analysés aient souvent favorisé la brève durée aux dépens de la moyenne ou même de la très longue. Et que l'Epoque contemporaine ait vu s'écourter certaines de ses phases. Il été inévitable qu'une fréquentation aussi fugitive des thèmes par le plenum ne permette pas d'analyser les phénomènes de compression ou de dilatation qui, tour à tour, ont affecté le passé du can-

ton. Il est probable qu'en poussant plus loin l'analyse de tels rythmes, on aurait facilité une approche plus trapue des coutumes populaires et des usages, particulièrement de ceux auxquels une communication a fait des emprunts.

Une carence est également perceptible, dans le déroulement du colloque, en ce qui touche l'analyse comparative, mais elle s'explique plutôt par les surcharges imposées au programme ou parfois simplement par un déficit au niveau des recherches. Pour revenir à la deuxième série des remarques annoncées — celle portant sur la qualification des thèmes — on constate effectivement, dans l'activité des sociétés cantonales, une forte propension à privilégier l'histoire polymorphe, c'est-à-dire destinée à plusieurs usages et parfois simultanément. C'est également pourquoi la production scientifique de telles associations préfère l'histoire commémorative, soit de façon directe à l'occasion de grands anniversaires, soit indirectement par les vertus de la mémoire collective. Cette propension a occulté la liberté de recherche parfois de manière assez sensible, atteignant de larges pans du passé local.

Le choix qu'il faut opérer entre des orientations aussi diverses conduit logiquement à une autre série de remarques que je voudrais faire sur les perspectives ouvertes par le renouvellement en cours dans l'histoire, telle qu'elle est pratiquée dans notre canton. On rappellera, à cette fin, deux solennités précédentes pour les incidences qu'elles ont eues sur l'orientation générale de l'historiographie locale. En 1957, le huitième centenaire de la fondation de la ville-Etat a fourni le prétexte d'une approche très documentée de ses origines et de la première période de son développement. Le volume, publié à cette occasion, a servi de base à une présentation du Moyen âge fribourgeois, mettant un fort accent sur les aspects institutionnels. Une seconde tentative de synthèse, consacrée cette fois à une nouvelle *Histoire du canton de Fribourg*, a abouti, en 1981, coïncidant avec le demi-millénaire de l'entrée du canton dans la Confédération suisse. Dans ce cas, les nombreux auteurs qui s'étaient réparti la tâche selon un plan fixé au préalable, étaient animés également de la ferme volonté d'approfondir les démarches de J.-N. Berchtold et G. Castella, grâce à l'augmentation des archives disponibles. Et d'inscrire, dans un ouvrage de plus grande portée, la progression accomplie par les études historiques dans le canton.

Progression: le terme constitue un leitmotiv qui n'est pas réservé aux entreprises menées à Fribourg. On le retrouve dans d'autres cantons, latins ou alémaniques. La plupart font la part belle à la coopération entre l'histoire et la géographie, ce qui a frayé la voie au concept des lieux de mémoire, lui permettant alors de prendre la place qu'il mérite. Partout, les objectifs se ressemblent: intégrer les connaissances rassemblées dans la production antérieure, répondre aux curiosités, voire à l'inquiétude d'une communauté confrontée à une évolution rapide, préparer une synthèse des faits permettant d'affronter l'avenir dans de meilleures conditions.

Je suis convaincu que le colloque qui s'achève a représenté, pour le canton,

l'exploration d'une voie prometteuse, mais encore longue. En effet, il existe une certaine disproportion entre la lenteur avec laquelle s'élaborent des synthèses, même provisoires et la dispersion des efforts que connaît nécessairement la recherche menée avant tout par des amateurs.

En tout cas, des jalons importants pour une vision renouvelée du passé cantonal ont été plantés et dans des sites plus favorables que lors de la tentative de 1981. Celle-ci avait permis d'ébaucher une synthèse dépassant largement le niveau d'un simple état des travaux. Ne s'articulait-elle pas déjà sur les sous-genres pratiqués durant le premier vingtième siècle: histoire politique de tendance surtout institutionnelle, histoire économique et sociale, histoire de l'art? Dans la tentative entrevue ici, serait cherché un type de collaboration entre les spécialistes de diverses branches, qui a rarement été tenté à ce niveau, hors des recherches d'avant-garde. Il s'agirait également de redéfinir le rôle et la place de l'histoire dans un ensemble fédératif comme la Suisse, alors que se produisent des mutations concernant également l'Europe et le monde. L'instrument à utiliser pose lui-même des problèmes au chercheur. Quelle sorte d'histoire devrait succéder non seulement à celle du XIX^e siècle, concentrée en priorité sur la nation, mais également à l'histoire-synthèse du premier XX^e siècle? Comment prendre en compte, pour la reconstruction du proche passé cantonal, tour à tour, le «grand bond en avant» de l'économie dans l'immédiat après-guerre, la phase de prospérité qui la suit, la révolution des mœurs et même la crise sociale qui sévit encore actuellement? Enfin, il y aurait lieu de s'interroger sur notre avenir et peut-être de justifier «le grand ouvrage de synthèse» qui devrait en éclairer l'avènement.

A la veille d'une telle entreprise, l'hexagone thématique, précisé à l'occasion du colloque sur les lieux de mémoire, pourrait faciliter la réflexion. Même si, à cette figure symbolique, manque encore le foyer central, les facettes, tournées vers l'extérieur, constituent autant de virtualités qui ne demandent qu'à être exploitées. Ainsi — pour revenir aux thèmes traités lors du colloque — en est-il du «pouvoir au fusil». Le thème a été présenté sous la forme d'une contestation soulignant le caractère anémique du «pouvoir insurrectionnel» et le grief d'anarchie frappant ceux qui ont organisé de tels mouvements. Mais l'historien peut retourner le problème en se demandant ce que signifiait alors la dictature de type militaire pesant sur le canton et le caractère, «spontané» ou non, des soulèvements populaires. De même, dans les thèmes «éducation» et «religion», serait-il possible de distinguer des versants opposés qui seraient encore à analyser.

En guise d'ultimes réflexions, on remarquera encore que le colloque a libéré une réelle capacité d'écoute à l'égard du public auquel les thèmes étaient proposés, également une volonté de dialogue entre les communicateurs. Et cela en dépit d'une diversité qui aurait pu dissiper l'attention. Il convient de bien gérer désormais l'historiographie passionnée que ces échanges ont fait apparaître. Au besoin, en s'éloignant d'une

objectivité trop froide. Car le réveil en cours de l'histoire régionale réclame aussi qu'on l'aborde avec émotion, sans taire les passions qu'elle soulève et sans ignorer les mythes qu'elle nourrit. L'innovation principale de ce colloque a peut-être résidé dans le caractère ouvert des débats et la critique de dépassement qu'ils ont permise, et à laquelle invitait la mixité culturelle, désormais reconnue, du canton. Aussi, demandons-nous pour finir: faut-il abolir les anciens lieux de mémoire? Mais alors, les résidus correspondront-ils encore au nouvel âge de la conscience historique? A l'inverse, faut-il créer de nouveaux lieux de mémoire? Et dans quelles formes de société convient-il de les insérer? Et quelles orientations de l'historiographie faut-il encourager par voie de conséquence? Ces questions en suscitent d'autres, qui resurgissent périodiquement dans les milieux enseignants: les rapports entre histoire et civisme; la didactique la plus appropriée à stimuler la curiosité envers passé et avenir. Cette problématique date déjà de l'époque où l'histoire locale se nourrissait d'une tendance quasi naturelle à l'isolationnisme.

Le large intérêt, manifesté à l'égard de ce colloque, reflète enfin hommage rendu à la richesse de son thème. Ces «lieux» ne sont-ils pas, en effet, tout autant des «liens» grâce auxquels toute mémoire, qu'elle soit individuelle ou collective, acquiert les racines qui la rendent capable de durée?